

Dans huit films et vidéos très cinématographiques, Yuri Ancarani raconte la condition humaine dans toute sa complexité. A voir à la Kunsthalle de Bâle

SAMUEL SCHELLENBERG

ANCARANI, CAMÉRA SCULPTURALE

Exposition ► Il en met plein la vue. Yuri Ancarani. Intelligemment installés dans les élégantes salles de la Kunsthalle de Bâle, les films et vidéos de l'artiste italien utilisent les codes du cinéma pour filmer les humains et leur époque, au fil de chorégraphies souvent époustouflantes. Des œuvres éminemment plastiques – l'exposition s'appelle *Sculture!* –, commissionnées par des musées, centres d'art ou galeries et régulièrement primées lors de festivals de films; à l'image de *The Challenge* (2016), présenté à la Biennale de l'Image en mouvement genevoise après avoir été lauréat entre autres d'un prix spécial du jury à Locarno.

The Challenge, justement, clôt le parcours bâlois: d'une durée de 70 minutes, en projection extra large, c'est la pièce maîtresse d'une proposition rassemblant huit films. Elle raconte l'élevage des faucons par les cheikhs qatari, passe-temps d'ultra-riche qui pratiquent par ailleurs les courses en SUV dans les dunes et autres promenades en auto de sport avec panthère sur le siège avant, comme s'il s'agissait d'un gentil labrador. Les efforts mis en avant pour tromper l'ennui sont à ce point extrêmes qu'on en viendrait presque à plaindre les protagonistes.

Des plans à la Leone

En début d'exposition, la trilogie *La malattia del ferro* (2010-2012) est l'autre baffe visuelle et sensorielle de l'exposition, sorte d'hommage à la précision du geste humain. D'une durée totale de 71 minutes, elle débute par le magistral *Il Capo*, portrait d'un chef d'orchestre de... pelle-



Il Capo, chef d'orchestre des pelleteuses de Carrare. YURI ANCARANI

teuses, dans la plus célèbre des carrières de marbre – celle de Carrare, en Toscane. Avec quelques phalanges en moins, il ordonne leurs mouvements aux conducteurs des mastodontes, pour déplacer les énormes blocs de roche métamorphique. Précis et théâtral, il bénéficie de gros plans sur son visage digne d'un personnage de Sergio Leone, ou sur la croix qui brille au milieu de son torse nu.

Vient ensuite *Piattaforma Luna* et les explorations sous-marines des travailleurs d'une plateforme d'extraction de gaz, en mer ionienne; avant un changement total de décor dans le troisième volet du triptyque, *Da Vinci*, récit surréaliste d'une opération menée à l'aide d'un robot chirurgical. Dotée de bras et d'une caméra endoscopique, la machine est guidée par manettes interposées, comme

s'il s'agissait d'un jeu vidéo de haute précision.

Avec *Séance* (2014), Yuri Ancarani a trouvé un autre sujet en or: celui d'un dîner à la villa de Carlo Mollino (1905-1973), belle demeure turinoise du XVIII^e siècle. Architecte, designer, photographe, aviateur et écrivain piémontais, Mollino avait un penchant pour l'occulte et l'érotisme – une gigantesque collection de polaroids

trouvés après sa mort en témoignage. Longue d'une demi-heure, l'œuvre donne la parole au *dotto* par la bouche d'un médium. Elle s'exprime les yeux fermés, pour raconter vie et aventures de l'illustre touché-à-tout, alors que la caméra visite son antre. On regrette les chuchotements suggestifs en fond sonore, ce qui n'ajoute rien.

Nettement plus populaire, *San Siro* (2014) s'intéresse au

stade milanais du même nom, où jouent l'Inter et l'A.C. Milan. On n'y voit pas de match: la caméra s'intéresse à tout le reste, de la nuée de pigeons qui s'envole de la pelouse à la tournée des toilettes effectuée par des agents de sécurité, en passant par les tifosi qui envahissent les lieux par les gigantesques rampes en colimaçon. Non sans mélancolie puisqu'il pleut pendant presque tout le film.

A l'opulence ultra-riche du Qatar répond la pauvreté et la boue d'Haïti

Enfin, alors que *Wedding* (2016) complète brièvement *The Challenge* – on y suit un jeune marié qatari en milieu très masculin –, *Whipping Zombie* (2017) filme la danse traditionnelle d'un village haïtien. A l'opulence du petit émirat répond la pauvreté et l'eau boueuse de l'île antillaise, avec ses rituels frénétiques reproduisant les coups de fouet esclavagistes. Alors que d'autres films d'Ancarani cèdent par moments à la grandiloquence, pour les images comme pour le son, *Whipping Zombie* reste sobre, laissant parler son sujet sans par trop le mettre en scène. Ce qui n'enlève rien à sa force brute. 1

Kunsthalle, Bâle, jusqu'au 29 avril, kunsthallebasel.ch

Un saxophone en quête d'infini



L'inspiration de Nicolas Masson est à la fois émotionnelle et savante. DANIEL VASS

Musique ► Avec *Travelers*, qu'il signe en quartet, Nicolas Masson creuse son sillon subtil et singulier. Vernissage live mercredi à l'AMR Jazz Festival.

Le saxophoniste genevois Nicolas Masson marque de son empreinte particulière le panorama du jazz helvétique. En recherche constante, il oscille ces jours entre deux groupes, le trio Third Reel (sax-guitare-batterie) et le quartet Parallels qui rassemble des amis, fleurons

du jazz suisse actuel: Colin Vallon au piano, Patrice Moret à la contrebasse et Lionel Friedli à la batterie. Lui-même est aux saxophones (ténor et soprano) et à la clarinette. Son nouvel opus *Travelers* traite justement de l'empreinte, émotionnelle et spirituelle.

«Lors de leur passage sur cette terre, les gens laissent leur empreinte. J'ai conçu ces morceaux en m'inspirant de personnes que j'ai connues ou qui m'ont marqué. Beaucoup ont disparu. Le mor-

ceau 'Almost Forty', que j'ai écrit le jour de mes 39 ans, est un hommage au chorégraphe Merce Cunningham. J'avais vu son dernier spectacle, *Almost Ninety*, à Brooklyn alors qu'il était à l'article de la mort. À la fin de la représentation, il est venu sur scène en chaise roulante accompagné de son médecin pour saluer. Je me souviens encore de la façon dont sa main s'est levée. Il y avait une telle énergie...»

Si la musique de Nicolas Masson est savante, s'inspirant autant du baroque que des musiques modales d'Asie centrale, elle n'en n'est pas pour autant difficile d'accès. Elle est aussi dialogue, «improvisation collective permanente». On y plonge comme on contemple un paysage, foreille aux aguets, attentive à tous les micro-mouvements, à tous les échanges, à toutes les passes de rythmes. Et lorsque le thème réapparaît, soufflé par le sax ou martelé au piano, on se laisse emporter. Le morceau-titre, «Travelers», fait penser à la quête perpétuellement inassouvie du voyageur. La quête de l'infini et la mélancolie qui en découle sont récurrentes dans la musique de Nicolas Masson. Cette approche minimale, sans une note de trop, est le fruit d'une longue expérience.

Le parcours de Nicolas Masson est jalonné de rencontres, nourri par sa polyvalence artistique, sa sensibilité de photographe. Au début des années 1990, alors qu'il n'est encore qu'un très jeune musicien autodidacte, Nicolas Masson fait un choix crucial. «Après être parti de

Moscou en Transsibérien pour un voyage de six mois en Asie, je suis passé par Genève récupérer mon saxophone et je suis parti à New York. Le deuxième soir après mon arrivée, je suis allé écouter le big band de David Murray, que je connaissais du World Saxophone Quartet. À la sortie du concert, je suis tombé sur le grand pianiste Cecil Taylor...»

De fil en aiguille, le Genevois se fond dans cette scène loft du free jazz. «J'ai découvert la musique *free* mais aussi ce qu'elle impliquait socialement, philosophiquement et spirituellement, grâce à cette immersion dans une communauté essentiellement afro-américaine. Je prenais des cours avec Frank Lowe et Makanda Ken McIntyre.» Nicolas Masson part en suite suivre un cours au Berklee College of Music de Boston, revient à Genève, obtient son diplôme au Conservatoire populaire, puis reprend le chemin de New York pour étudier avec Chris Potter et Rich Perry.

De retour en Suisse, il entre à l'AMR (Association pour l'encouragement de la musique improvisée), commence à donner des cours de saxo et d'improvisation. Il s'intègre dans la scène jazz européenne, y tissant «un réseau stimulant». Quinze ans plus tard, ses albums sont publiés sur le prestigieux label ECM, le dernier verni mercredi prochain à l'AMR Jazz Festival. ELISABETH STOUDMANN

Nicolas Masson & Parallels, *Travelers*, ECM (distr. Musikvertrieb). En concert mercredi 28 février à l'AMR Jazz Festival, Genève. www.amr-geneve.ch

PUBLICITÉ

Onex - Salle Communale 20h

Musique Calypso

Calypso Rose

5e. o MARS

Richard Huber

Billots: Spectacles Onésiens Service culturel Migros Genève Stand Info Bellevet Migros Nyon-La Combe spectaclesonesiens.ch culture-migros-geneve.ch

Coproduction: MIGROS pour-cent culturel

2018

© Jémanbèze Triptone et Consoza